



HAL
open science

La traduction latine des Dialoghi della Historia de Francesco Patrizi da Cherso par Nicholas Stupan (1570) et la réception européenne de sa théorie de l'histoire

Martine Furno, Susanna Gambino Longo

► To cite this version:

Martine Furno, Susanna Gambino Longo. La traduction latine des Dialoghi della Historia de Francesco Patrizi da Cherso par Nicholas Stupan (1570) et la réception européenne de sa théorie de l'histoire. Astéris, 2017. halshs-04613375

HAL Id: halshs-04613375

<https://shs.hal.science/halshs-04613375v1>

Submitted on 29 Jun 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License



Astérior

Philosophie, histoire des idées, pensée politique

16 | 2017

Traductions vers le latin au XVI^e siècle

La traduction latine des *Dialoghi della Historia* de Francesco Patrizi da Cherso par Nicholas Stupan (1570) et la réception européenne de sa théorie de l'histoire

Reading the Latin translation of Francesco Patrizi's Dialoghi della Historia by Nicholas Stupan, and the european reception of his theory on History

Susanna Gambino-Longo



Édition électronique

URL : <http://asterion.revues.org/2927>

ISSN : 1762-6110

Éditeur

ENS Éditions

Ce document vous est offert par
Bibliothèque Diderot de Lyon



Référence électronique

Susanna Gambino-Longo, « La traduction latine des *Dialoghi della Historia* de Francesco Patrizi da Cherso par Nicholas Stupan (1570) et la réception européenne de sa théorie de l'histoire », *Astérior* [En ligne], 16 | 2017, mis en ligne le 07 juin 2017, consulté le 08 juin 2017. URL : <http://asterion.revues.org/2927>

Ce document a été généré automatiquement le 8 juin 2017.



Astérior est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

La traduction latine des *Dialoghi della Historia* de Francesco Patrizi da Cherso par Nicholas Stupan (1570) et la réception européenne de sa théorie de l'histoire

Reading the Latin translation of Francesco Patrizi's Dialoghi della Historia by Nicholas Stupan, and the european reception of his theory on History

Susanna Gambino-Longo

- 1 L'étude de la traduction en latin des *Dialoghi della Historia* de Francesco Patrizi¹ est l'occasion de s'interroger sur la réception d'une théorie de l'histoire perçue par ses contemporains comme radicalement moderne et iconoclaste, puis, sur la façon dont la version latine, tout en étant soignée et respectueuse du texte source, tend à en émousser les aspérités et à figer le lexique de certains champs sémantiques, tout particulièrement le lexique politique et platonicien. Ce deuxième point permet de constater comment le latin agit encore, dans la seconde moitié du XVI^e siècle, comme une langue de clarification et de cristallisation de la pensée, au risque d'affaiblir la richesse sémantique de certains passages en vernaculaire.

Le contexte de l'édition latine

- 2 Dix ans après leur publication en Italie, les *Dialoghi della Historia* du philosophe italo-dalmate Francesco Patrizi de Cherso sont publiés à Bâle en 1570 par Sixtus Petri, le petit-fils du fondateur du célèbre atelier *Officina Henricpetrina*. L'ouvrage apparaît dans un contexte bâlois très attentif aux nouveautés transalpines. En effet, une figure clé de l'activité éditoriale dans la ville est un lucquois, Pietro Perna², qui, après sa formation

chez les Heinrich Petri, ouvre son propre atelier vers 1558 et se spécialise dans la diffusion à l'échelle européenne des philosophes, historiens et intellectuels italiens. Lui-même membre de la diaspora réformée italienne, il est en contact avec des maîtres du mouvement évangélique de Bâle, comme Theodor Zwinger, et devient rapidement un repère pour les exilés italiens en Suisse. Son collaborateur Celio Secondo Curione est considéré comme l'un des chefs spirituels des protestants de la ville et traduit pour Perna l'*Histoire d'Italie* de Guichardin en 1566. C'est Curione qui repère puis suggère la traduction d'œuvres marquantes de l'écriture historique et politique italienne qui paraissent dans les catalogues des libraires bâlois : chez Pietro Perna, est publiée la première traduction en latin du *Prince* de Machiavel (1560), signée par Silvestro Tegli, un autre réfugié italien du cercle de Curione. Cette traduction intervenait significativement une année après la mise à l'Index du *Prince*. Quant aux héritiers d'Heinrich Petri, son fils Sebastian et son petit-fils Sixtus, on leur doit l'importante édition des *Opera* de Pontano (1566)³.

- 3 Machiavel n'est pas le seul auteur sulfureux du catalogue de Perna, qui compte un grand nombre d'*impios et execrandos libellos*, aux dires d'une lettre du polémiste et essayiste français François Hotman⁴ : on y retrouve des écrits de Bernardino Ochino, plusieurs éditions de la Bible de Castellion, les œuvres de Pier Martire Vermigli, les *Psaumes* de Marcantonio Flaminio, mais également un grand nombre d'éditions des *Elogia* et de l'œuvre historiographique de Paolo Giovio. Très remarquable sera la publication chez Perna du recueil *Artis historicae penus* (1579), sur lequel nous allons revenir, où la version latine des *Dialoghi della Historia* est publiée à nouveau, avec d'autres textes relevant de la théorie de l'histoire.
- 4 Sous ce prisme, le catalogue de Perna, ainsi que nombre des ouvrages fabriqués pour le compte des Heinrich Petri, se constituent en *translatio studiorum* d'une certaine Italie vers le Nord de l'Europe. On rappellera également que le même Patrizi, dix années après la publication de l'édition latine de ses *Dialoghi della Historia*, c'est-à-dire en 1580, confiera aux presses de Perna son œuvre majeure, les *Discussiones peripateticae*, déjà parue chez un petit libraire ferrarais, et pour laquelle il souhaitait désormais une plus ample diffusion européenne.
- 5 C'est un autre évangéliste italien, Jacopo Aconcio, qui attire l'attention du cercle bâlois sur l'œuvre du jeune philosophe dalmate, qui venait de publier, en 1560 et 1562, deux étonnants dialogues en langue vernaculaire, les dix *Dialoghi della Historia* et les *Dialoghi della Retorica*. Aconcio adresse depuis Londres, où il s'est réfugié, une lettre au théologien zurichois Johannes Wolf⁵, où il expose sa vision de ce que doit être une bonne politique éditoriale et propose, en guise d'exemple, la publication hors des frontières italiennes de l'œuvre d'un si jeune et si prometteur philosophe comme Patrizi. Dans cette lettre, Patrizi est présenté comme un novateur dans la théorie historiographique, puisqu'il propose, selon Aconcio, une méthode de recherche de la vérité historique comme nul autre auparavant, marquant une rupture avec les pratiques rhétoriciennes qui auraient faussé et détourné l'émergence de la vérité dans l'écriture historique ; Aconcio apprécie tout particulièrement l'*éthos* de Patrizi dans les dialogues. Loin de la hautaine et parfois méprisante attitude de Socrate dans les dialogues platoniciens, le personnage du philosophe enquêteur mis en scène par Patrizi, se feignant puéril, étourdi et volontairement simplet, est la condition de l'émergence de la question et de la refondation du savoir historique dans sa vérité :

De plus, Platon, sous le masque de Socrate, ne fait que critiquer – et il est rare qu'il construise quelque chose. Patrizi démonte les opinions fausses, pour les remplacer

par des opinions stables et vraies ; il fait cela avec tant de soin que l'on dirait qu'il n'a pas laissé au sophiste même le plus astucieux de la place pour chicaner. Si quelqu'un veut appeler puéril ce type de discussion, qu'on ne peut imiter qu'au prix d'un très grand effort, et par lequel on exclut efficacement l'erreur et affirme la vérité, je dirais pour ma part hardiment qu'une telle affirmation est non pas le fait d'un enfant mais d'un fou, ou bien alors certainement d'un homme malveillant⁶.

- 6 Aconcio pointe là le cœur de la méthode euristique de Patrizi : c'est par ce retour aux origines, aux éléments constitutifs de la nature humaine et à l'enfance de l'humanité, que selon lui on pourra fonder avec certitude la vérité du récit historique, faisant table rase des erreurs et des manipulations qui l'ont détourné de son but premier, adhérer aux choses et rendre sans fard rhétorique le passé lointain ou récent.
- 7 L'intuition d'Aconcio est juste. Nous verrons comment le sens de la *persona* de Patrizi fera l'objet d'un certain nombre d'entorses dans la version latine de son œuvre.

L'ars historica selon Patrizi

- 8 Publiés en Italie dix ans plus tôt, les *Dialoghi della Historia* (Venise, Giovanni Arrivabene, 1560)⁷, marquent un tournant dans la pensée de ce jeune philosophe, formé à Padoue, puis proche de l'*Accademia degli Infiammati*, et à laquelle il doit l'usage de la langue vernaculaire comme outil de spéculation philosophique et de renouveau culturel. Après un projet utopique (*La città felice*, 1555) et des écrits de poésie d'inspiration platonicienne (dont le *Discorso della diversità de' furori poetici* de 1553), avec ce dialogue sur l'histoire et l'autre, très proche, *Della retorica* (1562), Patrizi entend libérer le rapport entre les mots et les choses de ce cadre étiqué et réducteur, imposé par la culture aristotélicienne et cicéronienne dominante, qui a réduit l'histoire à un simple outil rhétorique et politique, causant la perte d'un savoir universel, ce grand dessein cosmique qui lie l'homme à son destin et aux éternels cycles du monde. L'œuvre de Patrizi se comprend à travers cette aspiration hermétique à une palingénèse universelle, où la philosophie doit prédisposer l'homme à recevoir cette *sapientia* originelle perdue.
- 9 Dans le cadre de cet ambitieux projet de renouveau philosophique, le premier des deux textes, les dialogues *Della historia*, démontre pas à pas comment les diverses définitions de l'histoire sont imparfaites : récit *rerum gestarum*, ou bien mémoires, histoire universelle ou particulière, biographie d'hommes illustres ou celle qu'il appelle histoire mineure, sont autant de formulations insatisfaisantes dont il montre dans un premier temps l'imperfection. Afin de tracer une voie philosophique et non plus rhétorique vers l'histoire, Patrizi opère son démantèlement des catégories traditionnelles de l'historiographie en s'appuyant sur deux concepts, dont il propose une formulation inédite, celui de vision et celui de mémoire. L'histoire comme vision est expliquée à partir de l'étymologie du mot ἱστορία, proposée au cours des dialogues II et III. À l'origine du mot seraient, selon Patrizi, les mots ὄραω et εἶσορία, des mots signifiant la vue, l'observation attentive ; ce qui fait de l'historien quelqu'un qui a une connaissance autoptique des choses, qui les a vues et comprises⁸. Une telle définition renoue avec la fonction non rhétorique de la connaissance. De même, la notion de mémoire, dont il opère un retournement très audacieux, associée à l'œuvre des prophètes, traduit l'histoire-mémoire également en vision du futur. L'histoire devient ainsi le lien des hommes aux choses, un lien sapientiel, philosophique, voire même métaphysique. Cela autorise Patrizi à passer en revue, dans chacun des dix dialogues qui composent

l'ouvrage, les définitions classiques et dominantes de l'histoire comme celle de Lucien, de Pontano, de Robortello, qui fut son maître, et d'autres. Il parvient à cette conclusion teintée de scepticisme, tout aussi paradoxale que polémique, que loin d'être un rempart contre l'oubli et la perte de mémoire, l'écriture historique est soumise à la même labilité et fragilité que toute autre œuvre de l'homme. Cette affirmation revient à nier le statut de vérité à l'écriture historique telle qu'elle s'est déployée au fil du temps par ses liens pervers avec le pouvoir, la soumission à la tyrannie et par la subjectivité constatée de ceux qui écrivent.

- 10 L'impossibilité d'atteindre la vérité en histoire semble ainsi une première conclusion partielle du dialogue V *Il Contile overo della verità della historia*. Au cours de son raisonnement, Patrizi centre son analyse sur l'assujettissement de l'histoire au pouvoir : écrite pour le bon vouloir d'un prince ou d'un tyran, l'histoire ne saura être véridique car biaisée par la crainte ou la flatterie, les deux déesses qui président à l'écriture de l'histoire (*Della Historia*, 1560, f° 27v), et qui imposent à l'historien soit d'écrire en accroissant de manière mensongère les faits, soit en les passant sous silence et en cachant la vérité, mais en aucun cas, elles ne sont promesse de vérité. L'histoire décrit les agissements et le vouloir d'un souverain, dont le seul intérêt est de soigner sa propre image publique. Le développement de Patrizi s'articule autour d'une violente attaque du pouvoir et en vient à affirmer qu'en raison de l'inimitié des princes pour la vérité, il est impossible pour l'historien de relater de manière fiable les actions humaines⁹. De même, le dialogue VI, *Il Zeno dell'istoria universale*, énumère toutes les difficultés à atteindre la vérité dans l'écriture de l'histoire universelle : le recours aux témoignages directs, si lacunaire lorsqu'il s'agit d'époques très anciennes, la partialité des sources, qu'il faut sans cesse confronter pour en dégager la réalité des choses, dément toute valeur à cette histoire universelle.
- 11 La conclusion de l'ouvrage demeure ouverte, quoique teintée d'une forme de pyrrhonisme : Patrizi propose l'articulation d'un certain nombre de concepts assurant l'objectivité de l'histoire, une articulation qui a fait penser à une structure mathématique de dérivation platonicienne¹⁰, comme mode opératoire pour écrire la vérité et tracer une voie philosophique à la vérité historique. Conclusion qui pourrait paraître presque décevante, mais il reste qu'au cœur du discours de Patrizi se trouve principalement la nécessité de ramener l'histoire à la philosophie et de l'émanciper des entraves des arts du discours. Le but de l'histoire, tout comme de la philosophie, est de guider l'homme vers le bonheur, vers le *bene recteque vivere*. À cette différence près que la philosophie propose des chemins individuels vers le bonheur, tandis que l'histoire permet de l'atteindre dans la *vita civile*, dans la cité¹¹. D'où l'importance des passages du dialogue III, *Il Contarino, overo che sia l'istoria*, où la définition provocatrice qui y est livrée rompt avec l'ordre du temps, et déclare l'écriture historique mémoire du passé, du présent et aussi du futur, car elle doit rattacher l'intellect et la conscience aux choses, aux *res*. Cette dimension éminemment collective et politique de la *felicitas* explique l'attention portée à l'origine des États et aux cycles politiques (dialogues VI et IX).
- 12 Malgré leur scepticisme de fond – l'histoire n'a pas plus de pérennité et de vérité que les autres œuvres de l'homme et toute tentative de classer, de donner des règles à son écriture est illusoire –, les *Dialoghi della Historia* affirment avec force la nécessité de tisser des liens sociaux et civiques. L'histoire, au service des puissants, n'a sans doute plus de fonction moralisatrice (selon la théorisation humaniste), mais elle consolide la cité et incite aux vertus civiques. Les solutions partielles proposent ainsi une *ars historica* fondée

sur la seule écriture véridique admise, celles des *Annales*, remontant à Bérose et aux pontifes, puisque affranchie du pouvoir politique, et une attention nouvelle pour les questions économiques, matérielles et culturelles, et pour les témoignages.

Le traducteur

- 13 Pour comprendre comment ce texte sera reçu et diffusé en Europe, grâce à l'édition bâloise de 1570, puis grâce au recueil de Wolf de 1579, nous présenterons d'abord le traducteur, Nicholas Stupan ou Stopano (1542-1621). Originaire de la Réthie, c'est-à-dire les Grisons modernes, Stupan se forme à Bâle. Élève de Curione, il occupera la chaire de logique et d'éloquence dans l'université de la ville à partir de 1568, ainsi que des postes importants comme doyen et recteur. Il traduit en latin pour Perna plusieurs œuvres d'histoire et de méthode, ainsi que de vulgarisation, dont l'*Histoire de Naples* de Pandolfo Collenuccio, la description de la bataille de Lépante de Giampietro Contarini¹², et la *Sfera et le Stelle Fisse* d'Alessandro Piccolomini¹³. Ce dernier ouvrage avait été rédigé une trentaine d'années auparavant, par ce savant siennois, et se présentait comme un manuel d'astronomie, sans originalité, à l'usage du cercle aristocratique et courtisan pour lequel l'auteur s'était engagé, mais avait l'avantage, outre son caractère pédagogique, de proposer une technique facile de reconnaissance des étoiles. Perna et Stupan décidèrent vraisemblablement d'exploiter le texte à la fois pour la marine des pays nordiques que pour les rejetons de l'aristocratie bâloise, ce qu'indique la lettre dédicatoire, adressée à trois adolescents.
- 14 Le traducteur est toutefois connu surtout pour une maladresse qui coûta cher à Perna. En 1580, à la mort de Silvestro Tegli, Perna décide de réimprimer pour la troisième fois son édition latine du *Prince*, et confie à Stupan, collaborateur enthousiaste mais écervelé, la révision de la traduction. Ce qui est amusant est que les ennuis ne lui furent pas causés par les anti-Machiavéliens potentiels, mais bien par la dédicace que Stupan voulut ajouter à l'édition et qui lui fit encourir l'ire du sénat bâlois. En fait, Stupan adressa sa *nuncupatoria* à Christopher Blarer, l'évêque catholique de Bâle, ennemi juré de la ville protestante depuis qu'il avait entrepris la reconquête au nom du camp catholique des bourgs autour de la ville et revendiquait la restitution de la ville même à l'Église catholique. Dans une première version de la lettre, Stupan célébrait de manière effrontée les actions menées par l'évêque dans les cantons avoisinants. Face à la flagornerie de la lettre, Perna exigea une nouvelle version, plus nuancée, de la dédicace. Mais le mal était fait, la foire de Francfort approchant, les deux versions de la dédicace commencèrent à circuler, Perna et Stupan furent convoqués devant le Conseil de la ville et Stupan fut révoqué pendant deux ans de son poste d'enseignement¹⁴.

La traduction des *Dialoghi della Historia*

- 15 Stupan se présente comme *philosophus* et tient à ajouter sa marque à ses traductions ; par des dédicaces qui ne sont que des simples appels à la protection et au soutien financier, il entend imposer son rôle de médiateur et d'opérateur culturel. Quant à cette traduction de Patrizi, le titre latin, *De legendae scribendaeque historiae Ratione dialogi decem* (1570 ; désormais noté DHR, 1570) éclaire la direction qu'était en train de prendre cette diffusion européenne des *artes historicae* italiennes et dont on mesurera toute l'importance avec le recueil réuni par Wolf¹⁵ quelques années plus tard : il ne s'agit plus simplement d'une

sorte de code de conduite de la bonne écriture historique, ou d'une recherche normative, mais d'une réflexion sur la manière de lire, comprendre et utiliser l'histoire¹⁶.

- 16 La lettre de dédicace de la traduction de Stupan est adressée à Johannes von Planta, un puissant seigneur catholique des Grisons, qui sera, deux ans après, en 1572, victime d'une insurrection, jugé, torturé et exécuté, pour avoir passé un accord avec le Pape concernant les biens ecclésiastiques dans les Grisons, passés sous la juridiction réformée¹⁷.
- 17 Dans la lettre de dédicace Stupan se place dans la continuité avec Patrizi, élargit le champ sémantique du mot *historia* évoquant un savoir historique qui est d'abord *contemplatio* et *theoremata* ; il reproche aux écrits théoriques même récents, comme celui de Pontano, de ne pas avoir expliqué ce que l'histoire est réellement : « Pontano et Lucien n'expliquent pas ce qui est le principal, et tu ne pourras déduire une définition de l'histoire à partir d'eux »¹⁸. Le seul qui aurait donné les moyens pour définir l'histoire serait donc Patrizi, et il s'arroge le mérite de l'avoir découvert : « conscient de cela, et ayant connu l'œuvre de Patrizi..., j'ai pensé de le traduire ». Les savants pourront donc tirer profit de sa traduction : « Ses dialogues [de l'histoire] pourraient être utile à un grand nombre de gens qui s'appliquent à l'étude de l'histoire, grâce à mon travail »¹⁹, et ainsi libérer l'histoire de l'artifice. Il ajoute une note au lecteur, où, expliquant que le genre du dialogue appartient à la fois au *genus tenue* et à un *genus grandius elegantiusque*, ceux qui sont habitués au second rejettent le premier parce que puéril²⁰. Le lecteur a droit ensuite à une brève leçon sur la nature du dialogue et des *personae*, sur la présence au sein d'un noble débat de conversations quotidiennes et familières, selon le modèle cicéronien, les transitions d'un locuteur à l'autre étant assurées par l'insertion du verbe *inquit* ou *inquam*. Stupan considère donc que les imprécisions typiques de la forme dialogique rendent nécessaire cette courte introduction, « si les grands savants de temps en temps se sont trompés avec les interlocuteurs, cela peut nous arriver également »²¹. Il reconnaît ainsi implicitement avoir fait des raccourcis dans les parties mimétiques du dialogue. Toutefois, au cours de la traduction, on remarque que la maîtrise de traducteur de Stupan parvient à rendre la vivacité et le réalisme de certaines scènes du dialogue de Patrizi.
- 18 En revanche, face à la montée en puissance du vernaculaire comme langue d'élaboration philosophique et scientifique, et dans laquelle Patrizi s'investit clairement, les rares écarts sur le plan lexical entre le texte source et le latin de la traduction sont la preuve d'un tournant qui se prépare dans la langue de la philosophie. Loin d'être une langue tâtonnante et incertaine, le vernaculaire de Patrizi met en place un lexique de l'exactitude philosophique : pour Patrizi le vernaculaire est en passe de devenir une langue de spéculation, à l'échelle du renouveau qu'il entend mener dans les différentes disciplines.
- 19 L'analyse de certains choix lexicaux de Stupan, permettra de saisir en partie la complexité de ce nouveau lexique par le biais justement voire paradoxalement des hésitations et des imprécisions du latin, qui n'est pas toujours suffisamment souple pour rendre la polysémie et la multiplicité de sens de certains termes, notamment de la philosophie et de la politique.

Le lexique politique

- 20 Comme on pourra le constater en parcourant les exemples suivants, Stupan tend à une simplification et à une uniformisation lexicale et syntaxique du texte source, ce qui ne

comporte jamais d'entorses voyantes au raisonnement de Patrizi, mais simplifie la richesse sémantique du discours. Dans le premier exemple proposé, on constate comment la définition de la société humaine chez Patrizi renvoie à une séquence multiple du moment de rassemblement des hommes (« *ragunanza... comunità* »), que l'on lisait déjà chez Vitruve (*De arch.*, II, 1, 2 : *conventus, convictus, concilium*) ; cette séquence synthétise les différentes motivations du choix de la vie en société (rapprochement, partage des besoins et des biens, etc.). Stupan, lui, en traduisant le terme par *societas*, rend ce moment séminal comme déjà acquis et constitué, sans se soucier des différentes étapes de la socialisation. Tout aussi complexe est le terme *creanze* : dans le cas où on comprend ce terme comme « croyances » ou « habitudes religieuses », au sens de lien social, souvent associé à lois (*religio* et *leges*), la traduction par *institutio* est acceptable. Mais si on le comprend au sens de « mœurs des citoyens », en ce cas, la traduction *institutio* s'éloigne du texte source.

21 Voici le passage avec le texte italien de Patrizi :

et se ciascuno huomo tiene questi tre disiderii [scil. di essere, di bene essere et di sempre essere] nell'animo per natura, ragionevolmente gli hanno anco tutti gli huomini insieme **nelle ragunanze loro et nelle lor comunità**, quali sono le famiglie et le città. Laonde, et l'une et l'autre deono per mira et per fine havere la felicità, et questo esser bene perpetualmente. La qual cosa dee essere principal cura di coloro che siedono al governo dell'una et dell'altra ragunanza. I quali per cio fare, deono essere huomini **intendentissimi et savissimi**, perché sappiano et possano ritrovar modi da conseguire questa felicità. Et più quelli molto che reggono le città. Nelle quali la moltitudine de' cittadini fa molto maggiore ogni difficoltà. I modi da conseguire questo fine sono due et più no. Et ciò sono le **creanze** de' cittadini et le leggi. Ma per vedere poi quai leggi et quali **creanze** possano fare una communion d'huomini felice, non vi sono più di tre strade²².

22 Et la traduction de Stupan correspondante :

Si dicamus omnes homines cupere ut semper bene vivant, et in eo statuere foelicitatem. Cum autem id a natura singulis hominis insitum sit, verisimile est etiam id ipsum inesse hominum **societatibus** utpote familiis, civitatibus. Et debet ad hunc semper bene vivendi finem, ambae intueri, id ipsumque etiam propositum habere quicumque ad eorum gubernacula sedent. Quo fit ut eo **non nisi sapientes** iure admitti debeant, et qui consequendae huius felicitatis rationem cognoscunt, multoque magis in urbibus gubernandis ubi multitudo ipsa parit difficultatem. Sed duo omnino sunt per que ad foelicitatem hanc possumus perveniri, leges et civium **institutio**. Ut autem intelligas quae leges et quae civium **institutio**, felicem reddere possint hominum societatem tria requiruntur²³.

23 Le deuxième extrait proposé à l'analyse rend plus opaque le lien très fort que Patrizi instaure entre le bonheur individuel et l'institution collective : en effet, Stupan ne traduit pas la fin de la phrase, dans laquelle l'évolution d'une cité (naissance, élargissement, déclin) détermine directement le bonheur des citoyens, et par conséquent, celui des autres cités voisines ou alliées. Comprendre le lien entre évolution d'une cité et bonheur est fondamental et assure l'exemplarité de son histoire : l'observation et la connaissance de l'histoire des autres cités, explique Patrizi, permet d'assurer le bonheur de sa propre communauté. De même, la dernière phrase de l'extrait met en évidence comment, dans la traduction latine, la recherche de l'utile se traduit par une forme de déterminisme naturel dès la naissance (*omnes homines communis utilitatis gratia nasci*), alors que chez Patrizi on dirait qu'il s'agit d'une forme précoce de rationalité, un choix raisonné des hommes comprenant que seule la vie commune leur permettra la survie.

24 Voici le texte italien de Patrizi :

Dee adunque il nostro historico primieramente raccontarci il nascimento di quella città, della quale egli ci scrive. Percioche molto fa la maniera **del suo nascimento per gli accrescimenti, suoi et per le maniere de governi, et per conseguente per la felicità, et sua et altrui**. Il che voi vederete essere vero, se considererete che città la quale sia da principio, da huomini fra loro uguali fabricata, quasi di necessità si reggerà che tutti i cittadini sien eguali. Et altrimenti si reggerà quell'altra che da un Prencipe sarà fabricata. [...] Egli è vero che **gli huomini sempre vengono a vita commune per cagione di utilità**. Essendo che null'huomo possa per se stesso vita commoda et felice vivere²⁴.

25 et la traduction correspondante de Stupan :

Historicus igitur, qui describendam urbem aliquam suscepit, debet eius rei initium, ab origine illius sumere ; permultum enim interest novisse quomodo condita fuerit, **quod pro huius varietate, incrementa et gubernationis ratio** immutari soleant. Nam quae ab eiusdem conditionis hominibus conduntur civitates, eas cernere est, tali reipublicae forma uti, qua sit aequalis omnium civium potestas ; contra scilicet quam in iis soleat fieri, quae ab aliquo principe extruuntur. [...] Cum nullus hominum solus possit foelicem vitam degere, consentaneum est vero, **omnes homines communis utilitatis gratia nasci**²⁵.

26 Les deux extraits que nous présentons par la suite sont sans doute les plus intéressants, à la fois pour cerner les ascendances machiavéliennes de Patrizi²⁶ et les incertitudes face à ce lexique : la richesse polysémique du très machiavélien terme *stato*, lequel, chez Patrizi, tend à prendre le sens de stabilité politique, assise territoriale de la cité, est rendue par le traducteur par une périphrase qui insiste davantage sur l'idée d'un *climax* dans la courbe « naissance, développement, sommet, déclin » de l'histoire de la cité (*statum summumque vestigium*). L'argument de Patrizi, qui fait coïncider le temps et la durée de la position dominante (*imperio* est ici à entendre, comme « commandement », dans le sens latin d'*imperium*) se complète ensuite par l'identité entre position dominante et condition civile (*cittadinanza*), et là encore, me semble-t-il, Stupan intervient en forçant le sens du discours, car il traduit le terme par *res publica*, qui renvoie davantage à l'entité politique et institutionnelle, mais qui risque de gommer la richesse terminologique du dalmate.

27 En réalité, même le terme *cittadinanza* oscille entre l'idée d'une unité politique accomplie, et donc d'un stade avancé de civilisation, et le sens plus courant d' « ensemble des citoyens » : ce qui est prouvé par le deuxième extrait.

28 Voici les deux passages de Patrizi :

ella [scil. la città] salga allo **stato**. Il quale io dirò che sia tutto quel tempo che elle tiene **imperio**. Percioché questo è il colmo della **cittadinanza**²⁷.
Egli non è **stato civile** veruno, il quale all'uno de tre predetti non si riduca, pace, seditione et guerra. Et non è parimente **attion alcuna publica della città** la quale per alcune delle tre antedette non si faccia. La pace vera principalmente sta si come in proprio fondamento nella tranquillità de cuori de cittadini. La quale è poi fondata nelle creanze loro, nelle leggi e **negli uffici di ciascun ordine della cittadinanza**²⁸.

29 Nous lisons dans la traduction latine respectivement :

ad **statum summumque vestigium** ascendere, cuius nomine totum illud tempus intelligo quo **imperio** potitur, quod hoc summum culmen sit ad quod possint **respublicae** pervenire²⁹.
quod omnis **Rei Publicae status**, aut bellum est, aut pax, aut seditio : nec quicquam **a Republica** geritur quod non alicuius horum trium causa geratur. Verum pax fundamentum suum habet in tranquillis civium animis et bonis eorum institutis, legibus ac **mutuis officiis** conservatur³⁰.

Le lexique platonicien

- 30 Nous allons à présent aborder les questions soulevées par le champ sémantique platonicien et néo-platonicien, qui structure la recherche philosophique et les nouvelles formulations de Patrizi. On remarquera dans la traduction un effort de clarification et de simplification d'un certain mécanisme hermétique comme par exemple l'expression *machina mundana*, qui devient *mundus* en latin³¹ ; on remarque aussi que les termes qui renvoient à la lumière et à l'émanation sont parfois détournés, au profit d'un champ sémantique de type *irradiatio* ou *radiatio*, à la place du terme évocateur *lumi* en italien, comme dans ces passages :

mossa da cieli per la via **de' lumi e degli influssi** delle stelle³²

I quali... **da più lumi generati** i quali per ciò si uniscono in maggior tempo così di rado scendono alla distruzione del mondo³³

- 31 Qui deviennent chez le traducteur :

Haec... caelesti **radiatione** moveantur³⁴

Quod haec [diluvia et incendia] non nisi **plurium stellarum complexu** rariusque producuntur³⁵

- 32 Enfin la traduction a tendance à gommer une l'implication directe de Dieu dans le cosmos, ce qui est particulièrement frappant dans les deux exemples ci-dessous. Sans doute la confusion entre Dieu et le demiurge platonicien, à laquelle ces passages pouvaient se prêter, semble-t-elle trop audacieuse aux yeux du traducteur.

Le **immagini della sapienza di Dio** scoperte in quell'huomo meraviglioso [Platone]
³⁶

... venendo elle [le ruine] dagli influssi e da i lumi de i cieli e il concorso di questi dagli aspetti, e gli aspetti nascendo da rivolgimenti de' pianeti e del fermamento, questi imitando col lor moto i **divini intendimenti**...³⁷

- 33 Ce qui devient dans la version de Stupan :

Ideas divinas, quas ipse [Plato] patefecit³⁸.

Etenim irradiatio caelestium luminum atque aspectus, cum ex certa planetarum et firmamenti conversione orientur, haecque **motus divinos** imitetur³⁹.

Le lexique de la modernité sociale et scientifique

- 34 Le champ lexical de la modernité montre la plus rude mise à l'épreuve du latin cicéronien recherché par le traducteur. La traduction de mots précis de la réalité quotidienne pose problème, comme *gondola* (*Dialoghi della Historia*, 1560, f° 24v), rendu par *navicula* (*DHR*, 1570, p. 81), ou encore le lien familial de « parrain », exprimé par le mot *compare*⁴⁰ qui nécessite d'une périphrase : *Et ego illi infantem ex sacro baptisate suscepi*⁴¹. Il n'est guère étonnant de rencontrer des simplifications d'expressions populaires comme :

Io conosco l'humore et ho suono per la sua Tarantola⁴².

- 35 Que Stupan traduit par :

Novi ego hominis ingenium et scio quo modo cum eo agendum sit⁴³

- 36 Un mot auquel Patrizi a souvent recours pour indiquer l'étude méticuleuse, l'analyse minutieuse des concepts et de l'âme est celui d'« anatomie » ou « anatomiste », employant un mot entré depuis peu dans la langue vernaculaire italienne, donc empreint de cette révolution conceptuelle qu'il entend entreprendre, et de surcroît portuese

d'images corporelles, physiques pour indiquer la connaissance des idées et de l'âme. C'est le cas dans ces deux passages par exemple :

I libri dell'anima hanno i caratteri in rilievo et si possono scorzare di parte in parte, et facendosene in certo modo **anatomia**, penetrare insino all'intima midolla loro...
Ma egli non hebbe mai **migliore anatomista** ne piu studioso di questo libro di quello che si fu Platone⁴⁴

- 37 Sans doute Stupan évite-il de traduire ces termes par le latin *anatomia* parce que le terme est tardif, mais peut être aussi veut-il éviter de reprendre un calque, qui donnerait, lui, l'impression qu'il n'y a pas de traduction et qu'il n'a pas cherché un équivalent. Il préfère alors des locutions moins imagées et plus pertinentes à ses yeux, au prix d'appauvrir la phrase, comme on le voit ici :

Animae libri characteribus constant crassiusculis et quodammodo supra paginam eminentibus, qui possunt deradi et ad medullas usque pervestigari...
Caeterum Platonem nemo unquam in istius libri cultu superavit⁴⁵.

- 38 La même réticence à employer un latin trop connoté par la scholastique (comme le terme *intelligibile*) nous semble la locution : *Effigies illius qui in solum cadit intellectum*⁴⁶, qui correspond à l'italien *Imagine dell'intelligibile*⁴⁷. On remarquera également que le sens que prend désormais le terme *rivoluzione*, à savoir de mouvement circulaire complet, n'a pas d'équivalent stable en latin, où il est traduit par *ambitus* ou *circuitus*, ce qui fait sans doute état d'une hésitation terminologique chez le traducteur, comme on pourra le constater par ce bref passage :

La memoria di due compiute **rivoluzioni**...⁴⁸
Il finimento della **rivoluzione**...⁴⁹

- 39 Ce qui donne respectivement :

Binorum completorum **circuitum** historia⁵⁰
Finiente annorum **ambitu**⁵¹.

Le lexique de l'hébétude, de la familiarité et de la *persona* Patrizi

- 40 La dernière catégorie de faits de traduction présentée porte sur le lexique de la familiarité et de la *persona* de Patrizi : c'est là que l'on apprécie les modifications les plus sensibles.

- 41 Le personnage autobiographique mis en scène est volontairement naïf et même idiot, et ce qu'à la fois Aconcio dans la lettre citée plus haut et Stupan dans sa dédicace appellent « puéril », est en réalité un retournement non sans intention satirique de l'autorité maïeutique mise en scène dans les dialogues de Platon. Le Socrate accoucheur d'idées, qui guide paternellement ses interlocuteurs vers la vérité, est remplacé dans les *Dialoghi della Historia* par un mélancolique, qui parle seul avec son esprit, ayant des visions nullement mystiques, mais bien plutôt drôles et comiques, qui s'auto-définit comme un étourdi, un nigaud, un simplet.

- 42 Ainsi, *stordito*, du registre italien familier, devient plus sagement en latin *authoritate motus* :

I ragionamenti che fa al presente l'animo mio e cosi fatti altri, a quali molte volte **stordito dalla fama** altrui, parlo contrario⁵²
Ego vero aliorum **authoritate motus** saepe hisce contraria pronuntio⁵³

- 43 De même l'adjectif *trasognato*, du champ sémantique de l'étourderie, devient le plus policé *perterritus* ; le mot plus cru, *pazzia*, est rendu par *ineptias*, ou encore l'expression plutôt

grossière *cosa meza scema*, devient *paradoxum*. La même tendance à nettoyer, au prix de rendre plus plate la pétillante et fleurie langue de Patrizi, se voit dans la traduction des termes et expressions plus dramatiques, placées à des tournants déterminants du raisonnement philosophique dans un effet comique de distanciation, comme *voce tremante*, qui devient *vix audes efferre* ; on peut évoquer aussi, dans la palette des passions, la colère, exprimée par *arrossito* et *voce fiocca* en italien et resserrée par l'adjectif latin *iracundus* ; de même les adjectifs exprimant la bonne humeur et l'excitation, *giulivo* et *baldanzoso*, sont simplifiés en *laetus*. Nous proposons ci-dessous les passages correspondants avec leur traduction :

*Alhora io tutto per la stranezza del suo dire quasi **trasognato** dissi...*

*Ego vero rei novitate fere **perterritus**...*⁵⁴

*O sentite questa altra **pazzia**, disse egli con isdegno sogghignando. Et in qual guisa per Dio ? risposi io tutto **arrossito** et con la **voce fiocca**...*

*Videte hominis ineptias, inquit ille caput ferociter ostentans. Quare **ineptias** ? inquam **iracundus**...*⁵⁵

*Haverò io forse detto qualche sciocchezza ? Et quel Romano alhora per consolarmi, sciocchezza, disse, non havete voi detto già, ma si bene cosa, che ci è paruta **meza scema**...*

*Numquid ineptius dixi ? nihil inepte protulisti, inquit Romanus ut me consoletur, sed quod nobis **paradoxum** visum est...*⁵⁶

*Ma s'io ardisco di dirvi una strana cosa, mi perdonerete voi ? Si perdonerò, rispose egli. Io ardisco di dire soggiunsi alhora che anco questi [scil. memoriali] sono historie. Et voi il dite **con voce tremante**, disse il Conte...*

*Si auderem tamen et si vos non aegre laturos scirem, hos [codicillos] etiam historias appellarem. Tu vero istud **vix audes efferre**, inquit Comes...*⁵⁷

*Mi consolai io per tutto questo dire parendomi che egli avesse la strada aperta, per la quale io potessi ire a ritrovar il vero della historia ; tutto **giulivo e baldanzoso** dissi...*

*Ad haec ego gavisus, putabam rationem invenisse me, qua historiae veritas constaret : itaque **laetus** inquam...*⁵⁸

- 44 C'est donc bien à ce niveau que Stupan intervient plus lourdement, sur les parties dites mimétiques du dialogue. Sous prétexte de simplifier le propos et de le rendre plus fluide, Stupan déforme systématiquement la nature de l'approche vers la vérité de la thèse finale, faite par illuminations, par à-coups non logiques : ces tentatives d'anoblir l'éthos de Patrizi, sans doute pensées pour un public érudit, constituent l'entorse majeure à la méthode du philosophe. Cela prouve, tout en faisant abstraction d'un certain conservatisme, inévitable, de la langue latine, qu'elle semble encore néanmoins plus apte que le vernaculaire à cristalliser et clarifier une pensée encore torrentielle et fluctuante, dont le caractère ouvert et iconoclaste, risquait d'indisposer le public de lecteurs visé par Stupan. La divulgation de la pensée de Patrizi dans une langue ancienne et universellement comprise par les cercles nordiques et non italo-phones, ne semble donc pouvoir se faire qu'en privant le lecteur d'une nouvelle langue philosophique, riche en polysémies et néologismes, qui se constitue comme laboratoire impossible à transposer dans la forme. En traduisant au minimum des possibilités latines les expressions vives de Patrizi, Stupan parvient sans doute à en divulguer l'essentiel de la pensée, mais la part propre et nouvelle de celle-ci échappe au latin, ce qui repousse cette langue, en ce cas au moins, au rang des moyens de pensée en cours de péremption.

NOTES

1. Francisci Patricii, *De legendae scribendaeque historiae Ratione dialogi decem, ex italico in Latinum sermonem conversi*, Basileae, per Sextum Henricpetri, 1570. Dorénavant : DHR 1570.
2. L. Perini, *Vita e tempi di Pietro Perna*, Roma, Ed. di Storia e Letteratura, 2002.
3. W. Kaegi, *Meditazioni storiche*, Bari, Laterza, 1960, p. 179-195 (1^{re} édition allemande 1943-1946). Les recherches de Werner Kaegi ont notamment analysé de manière circonstanciée le contexte politique propre à la ville de Bâle et à cette communauté de réformés, qui animaient un projet de république chrétienne, s'opposant au régime genevois de Calvin. Ce projet a en partie déterminé la diffusion européenne de l'historiographie italienne contemporaine, de Machiavel et de la réflexion sur le pouvoir, qui en découle.
4. Citée dans W. Kaegi, *Meditazioni storiche*, ouvr. cité, p. 166-167.
5. Datée de 1562, elle sera ensuite publiée avec un traité de G. Aconcio, *Satanae stratagemata*, Bâle, Perna, 1565. Johannes Wolf réunira plusieurs traités et ouvrages dans le célèbre recueil *Artis historicae Penus, Octodecim scriptorum tam veterum quam recentiorum monumentis*, Basileae, P. Perna, 1579.
6. Giacomo Aconcio, *De methodo e opuscoli religiosi e filosofici*, a cura di G. Radetti, Vallecchi, Firenze, 1943, p. 351 : *Deinde Plato sub Socratis persona tantum redarguit - vix unquam astruere quicquam videtur. Patritius falsas destruit opiniones ut substituat stabiliatque veras ; idque facit usque adeo accurate, ut ne impudentissimo quidem callidissimoque sophistae ullum dicturus sis relictum cavillandi locum. Puerile autem si quis appellare illud disputandi genus velit quod imitari, ne si maximo quidem conatu enitatur, valeat, quoque efficacissime debelletur error asseratur veritas, eam ego vocem audacter non pueri solum, sed plane dementis, aut certe vehementer maligni esse hominis dixerim.*
7. Dorénavant : *Della Historia*, 1560. Nous signalons ici les études et travaux sur Patrizi et plus spécifiquement sur les *Dialoghi della Historia*, dont nous sommes tributaires pour cette recherche : Cesare Vasoli, « I *Dialoghi della Historia* di Francesco Patrizi : prime considerazioni », Centre interuniversitaire de recherche sur la Renaissance italienne, *Culture et société en Italie du Moyen-Âge à la Renaissance. Hommage à André Rochon*, Paris, Université de la Sorbonne Nouvelle, 1985, p. 329-354 ; S. Plastina, *Gli alunni di Crono. Mito linguaggio e storia in Francesco Patrizi da Cherso*, Messina, Rubbettino, 1992 ; M. Muccillo, « Età dell'oro e tempo ciclico in Francesco Patrizi », *Utopia e modernità. Teorie e prassi utopiche nell'età moderna e postmoderna*, ed. G. Saccaro Del Buffa e A. O. Lewis, Gangemi ed., Reggio Calabria, 1989, 2 vol., p. 785-825 ; M. Muccillo, « Francesco Patrizi : dalla storia alla natura », *Natura e storia*, éd. G. Coccoli, C. Marrone, F. Ratto, G. Santese, Roma, Sestante, 1996, p. 21-51 ; M.-D. Couzinet, « Mythe, fureur et mélancolie. L'inspiration historique dans les *Dialoghi della Historia* (1560) de Francesco Patrizi », *Nouvelle revue du XVI^e siècle*, 2001, 19/1, p. 21-35 ; A. Grafton, « The identities of History in Early Modern Europe: Prelude to a Study of the *Artes historicae* », in *Historia. Empiricism and erudition in Early Modern Europe*, ed. G. Pomata et N. Siraisi, Cambridge (Mass.), MIT Press, 2005, p. 41-74. Anthony Grafton, *What was history?*, Cambridge, Cambridge University Press, 2007. Pour le

rapprochement avec la pensée machiavélienne (voir *infra*) on signale également, J.-L. Fournel, « Les guerres de l'utopie : considérations sur Thomas More, Francesco Patrizi et Tommaso Campanella », *Laboratoire italien. Politique et société*, 2010, n° 10 (« Justice et armes au XVI^e siècle »), p. 129-154.

8. F. Patrizi, *Della Historia*, 1560, f° 8v : *narramento degli effetti che caggiono sotto alla cognition de' sentimenti et degli occhi sopra tutto.*

9. F. Patrizi, *Della Historia*, 1560, f° 29r : *impossibile ad eseguirlo per la nemistà che tengono e' Prencipi per la verità.*

10. M. Muccillo, « Francesco Patrizi : dalla storia alla natura », art. cité, p. 21-51.

11. F. Patrizi, *Della Historia*, 1560, f° 32v : *l'istoria si scrive a fine che le città possano ad altrui esempio camminare alla felicità.*

12. Pandulphi Collenutii, *Historiae Neapolitanae ad Herculem I Ferrariae Ducem, Libri VI*, Omnia ex italico sermone in Latinum conversa, Ioann. Nicol. Stupano Rheto interprete, Basileae, apud Petrum Pernam, 1572 ; Ioannis Petri Contareni, *Veneti Historiae de bello nuper Venetis a Selimo II Turcarum Imperatore illato, Liber unus*, ex Italico sermone in latinum conversus a Ioan. Nicolao Stupano philos. et medico, Basileae per Petrum Pernam, 1573.

13. Alexandri Piccolhominei, *De sphaera, Libri quatuor*, ex italico in Latinum sermonem conversi... Joan. Nicol. Stupano Rheto interprete, Basileae, 1568, per Petrum Pernam.

14. Pour les détails voir W. Kaegi, *Meditazioni storiche*, ouvr. cité.

15. *Artis historicae Penus*, 1579. En effet, aux côtés des célèbres traités d'histoire de Patrizi, Pontano, Robortello, Riccoboni et Viperano, le recueil comptait Bodin, Baudouin, Theodor Zwinger, David Chytreus ainsi que Lucien et Denis d'Halicarnasse. Dans la note *typographus lectori*, Perna explique que le projet initial du recueil était la comparaison entre Bodin et Patrizi, mais la demande pressante des savants, la nécessité de respecter l'ordre dans lequel les idées ont pris forme les incita à élargir le spectre des différentes thèses en la matière : « *Etiam si nostri operis principio non eramus eius sententiae, ut quotquot de historia scripserant autores, uno volumine complecteremur, sed recentiores tantum Bodinum Gallum et Patritium Italum, hunc ingenio et acumine, illum methodo et facilitate, nullo nostri seculi scriptorum inferiorem, coniungeremus, pervicit tamen quotidiana pene virorum doctorum flagitatio, ut turbato licet ordine et aetatum et successionum pro re nata, uti quemque fors obtulerat et Latinos Graecis et neotericis priscis illis, omnium artium et disciplinarum seminaria continentibus postponeremus.* »

16. Sur ce point voir A. Grafton, *What was history?*, ouvr. cité, p. 26.

17. Cf. la lettre de Bullinger à Théodore de Bèze (10 avril 1572) : « *Is collusit cum Papa, et bullas ab eo accepit...* » (*Correspondance de Théodore de Bèze*, vol. XIII, éd. H. Aubert, A. Dufour, B. Nicollier De Weck, Genève, Droz, p. 113).

18. DHR, 1570, p. 4 : *ita non explicant [scil. Pontanus et Lucianus] id quod summum est ut nec historiae quidem definitionem ex iis possis contexere.*

19. DHR, 1570, p. 4 : *illos multis qui in historiarum studiis versarentur, mea opera profuturos.*

20. DHR, 1570, p. 6 : *illud tamquam puerile respuant.*

21. DHR, 1570, p. 6 : *in iis etiam eruditi quandoque labantur, nobisque idem aliquando contigerit.*

22. *Dialoghi della historia*, 1560, f° 24r. Les mots en gras permettent de repérer les passages et les mots où la traduction s'écarte du texte source.

23. DHR, 1570, p. 79.

24. *Dialoghi della Historia*, 1560, f° 33r.
25. DHR, 1570, p. 108-109.
26. Sur ce point, voir J.-L. Fournel, « Les guerres de l'utopie... » art. cité, mais aussi la postface à Machiavel, *Le Prince*, éd. et trad. J.-L. Fournel et J.-C. Zancarini, Paris, PUF, 2000, p. 556-565 et Romain Descendre, « Dominio, imperio, stato : sur le caractère indissociable des notions d'État et d'Empire dans l'Italie du XVI^e siècle », *Astérion*, 2012, n° 10, <<http://asterion.revue.org/2243>> (consulté le 18 mai 2017).
27. *Dialoghi della Historia*, 1560, f° 33v.
28. *Ibidem*, f° 51v.
29. DHR, 1570, p. 112.
30. *Ibidem*, p. 170.
31. *Dialoghi della Historia*, 1560, f° 15v : *Due universali corrottioni et due universali rinascimenti di tutta la machina mondana*, rendu par : *Binos totius mundi interitus totidemque illius restorationes* (DHR, 1570, p. 50).
32. *Dialoghi della Historia*, 1560, f° 15v.
33. *Ibidem*, f° 16r.
34. DHR, 1570, p. 51.
35. *Ibidem*, p. 52.
36. *Dialoghi della Historia*, 1560, f° 12v.
37. *Ibidem*, f° 16r.
38. DHR, 1570, p. 41.
39. *Ibidem*, p. 51.
40. *Dialoghi della Historia*, 1560, f° 6r.
41. DHR, 1570, p. 19.
42. *Dialoghi della Historia*, 1560, f° 28v.
43. DHR, 1570, p. 94.
44. Les deux passages dans *Dialoghi della Historia*, 1560, f° 13r.
45. DHR, 1570, p. 42-43.
46. *Ibidem*, p. 54.
47. *Dialoghi della Historia*, 1560, f° 16v.
48. *Ibidem*, f° 17r.
49. *Ibidem*, f° 17v, ici *Rivoluzione* est à entendre comme le cycle du mouvement rétrograde cf. le *Politique* 268d-274e.
50. DHR, 1570, p. 56.
51. DHR, 1570, p. 58.
52. *Dialoghi della Historia*, 1560, f° 3v.
53. DHR, 1570, p. 10.
54. Respectivement *Dialoghi della Historia*, 1560, f° 24v et DHR, 1570, p. 92.
55. Respectivement *Dialoghi della Historia*, 1560, f° 25v et DHR, 1570, p. 85.
56. Respectivement *Dialoghi della Historia*, 1560, f° 27r et DHR, 1570, p. 89.
57. Respectivement *Dialoghi della Historia*, 1560, f° 19r et DHR 1570, p. 62.

58. Respectivement *Dialoghi della Historia*, 1560, f°27v et DHR 1570, p. 91.

RÉSUMÉS

La traduction latine des *Dialoghi della historia* du philosophe néo-platonicien Francesco Patrizi da Cherso est publiée à Bâle en 1570. L'étude de la circulation de ce texte et des choix de traduction permet de mieux comprendre la réception des *artes historicae* italiennes dans le Nord de l'Europe et les fluctuations ou limites du latin face à la montée en puissance de l'italien vernaculaire comme langue philosophique.

This paper aims to show how at the end of the Sixteenth Century, translating in latin modern and contemporary historiography, first written in Italian, had limits: as S. Lambino saw reading Nicola Stupan's translation into latin of the *Dialoghi della historia* by Francesco Patrizi, the latin language could not carry out the vivacity and the colours of the modern discourse, and even could not translate exactly the meanings. The modern texts in this kind of translation could acquire a larger audience, but could also lost part of their identity: in this case, the fact does not depend from the ability of the translator but actually from the convenience, or inconvenience, of the ancient language, unable to adapt exactly the modern concepts to ancient ways of thinking and writing.

INDEX

Keywords : Francesco Patrizi, Nicholas Stupan, Modern Historiography, latin, translations

Mots-clés : Francesco Patrizi, Nicolas Stupan, traduction, italien, latin, Renaissance, terminologie, philosophie

AUTEUR

SUSANNA GAMBINO-LONGO

Susanna Gambino Longo est maître de conférences en civilisation italienne à l'Université Jean-Moulin-Lyon 3, membre de l'Institut de recherches en philosophie (Irphil), ses recherches portent sur la réception des classiques (Lucrèce, Hérodote, Ovide, etc.) à la Renaissance en Italie, et sur l'histoire intellectuelle et des savoirs à la Renaissance italienne. Principales publications : *Savoir de la nature et poésie des choses. Lucrèce et Épicure à la Renaissance italienne*, Paris, H. Champion, 2004 ; *La mer dans la culture italienne*, Paris, Presses universitaires de Paris-Ouest, 2009 ; (dir.) *Hérodote à la Renaissance*, Turnhout, Brepols, 2012 ; (dir.) « La géographie des humanistes ou l'œil de la morale », *Camena*, 2012, n° 14 ; *Sine moribus errantes. Les discours sur les temps premiers de la Renaissance italienne*, Genève, Droz, 2016 ; (en co-direction avec H. Casanova-Robin et F. Labrasca) *Boccace humaniste latin*, Paris, Garnier, 2017.